

de... L'un d'eux entre, l'autre jour, chez un électeur qui ne le connaissait pas. Après quelques minutes de conversation, l'électeur dit au candidat :

— Dites donc, monsieur, prendriez-vous quelque chose ?

— Je ne vous refuse pas, monsieur.

— J'ai deux espèces de Whiskey, reprend l'électeur, du whiskey de X. ou de Y., nos deux candidats, lequel prenez-vous ? Tableau !

LES WRITS.

Tous les writs sont rapportables le 3 septembre, à peu d'exceptions près.

La nomination du comté de Laval aura lieu le 27 courant. Jusqu'à présent, M. Bellerose est le seul candidat sur les rangs.

A Ottawa, la nomination a lieu le 24 courant.

Dans les trois divisions de Québec, et dans les comtés de Bellechasse et de Lévis, la nomination se fera le 29 juillet. Le jour de votation sera lundi, le 5 août.

Les réformistes de Kingston veulent faire présenter M. John Carruthers contre Sir John A. McDonald. M. Carruthers, qui est très populaire, n'acceptera la lutte que s'il y voit quelque espérance de succès.

A Dorchester, la nomination doit avoir lieu le 25. M. Marcéau se présente contre l'hon. M. Langevin.

QUÉBEC EST.

On parle de la candidature de M. Plamondon ou de M. Valin contre M. Tourangeau.

QUÉBEC OUEST.

M. O'Farrel fait de l'opposition à M. McGreevy.

Mais à Québec il y a toujours plus de bruit que de besogne. On dirait toujours que l'opposition va être terrible, et cependant on laisse élire les gens par acclamation.

L. O. D.

M. J. A. Malouin, de Québec, nous envoie ce qui suit :

Un *Short Patent* Sermon sur le diable.

Mes frères, l'origine du diable—cette canaille notoire—se perd dans la nuit des temps. Il est à croire qu'il n'eut ni père ni mère et fut l'artisan de sa propre existence dont il garda conséquemment toute la responsabilité. Le premier acte que nous connaissons de Son Altesse Infernale est sa rébellion dans le ciel et la terreur qu'il causa aux Chérubins. Il se plaignait du gouvernement de là-haut, mais c'était un prétexte ; il n'en voulait qu'au trône céleste, et il lutta en diable pour s'y asseoir.

Il pensait que s'il pouvait être seulement roi de ce vaste domaine pendant quelques millions d'années, il lancerait les choses de manière à ce qu'elles marchassent toutes seules pendant la balance de l'éternité. Il se battit donc avec acharnement ; mais, mes frères, il n'avait pas assez de munitions—ses rations étaient trop courtes—sa cause n'était pas juste—et les bataillons du Très-haut étaient en partie trop forts pour lui. Il fut acculé dans un coin et jeté pardessus les murailles du ciel. Il tomba dans l'abîme, et au bout d'un long temps heurta la vallée de larmes où nous vivons. C'est dans cette chute désastreuse, mes chers frères, que son pied gauche se blessa, sécha et devint fourche, comme on le voit encore aujourd'hui, à moins que cette extrémité ne se cache fallacieusement sous une botte artistement vernie. Le drôle, mes frères, débuta sur ce globe en prenant la forme gracieuse d'un serpent, et en charmant à ce point notre bonne mère Eve, qu'elle s'oublia, perdit sa part de Paradis et entraîna le pauvre Adam dans son mauvais marché. Je suis tenté de croire que, même après ce tour, le reptile exerce toujours sa fascination sur le beau sexe, et qu'il attise encore toutes les flammes qui dévorent notre faible humanité. Mes frères, quand le diable quitte son brasier et ses fourneaux pour aller en ville, il prend le costume et les airs d'un vrai gentilhomme. Quand il se met en campagne, il est parfois vêtu à la dernière mode, pantalon noir, gilet blanc, habit bleu-de-ciel, gants jaunes, chaînes d'or massif assez fortes pour contenir un éléphant furieux ; parfois il a la tenue simple d'un philanthrope ou d'un homme d'affaires. Il plaide, au barreau, la cause sainte de la veuve et de l'orphelin. Il siège dans les législatures. Et maintenant, mes chères sœurs, c'est à vous que je m'adresse : prenez garde au tentateur qui vous fait mille compliments et à les mêmes flatteries en réserve pour chacune d'entre vous—qui vous parle d'amour et jamais de mariage—dont le baiser flétrirait votre innocence, qui cueille la fleur et laisse sécher la plante. Je vous le dis en vérité, mes chères sœurs, celui-là est le diable. Prenez garde à lui !—Ainsi soit-il.

CHRONIQUE DE QUÉBEC.

L'autre jour, seul dans ma chambre, je pensais à vous qui habitez Montréal, cette ville commerciale avant toutes les autres en Canada, dont la correcte beauté n'a de dignes rivales que dans les grands centres des Etats-Unis, et je me disais que toutes les villes devraient vivre comme vivent des sœurs qu'une même sympathie rattache de plus en plus, travaillant en communauté de sentiments et d'aspirations, se faisant part de leurs joies et de leurs revers, unissant leurs forces vives et leur vertu morales dans les grandes joutes de la civilisation et de l'industrie.

Et, dites-le, quoi de plus propre à établir cette noble émulation que des correspondances échangées de temps à autre entre des villes dont les intérêts sont en intime corrélation. Ce serait comme l'interprétation fidèle d'une sollicitude réciproque et loyalement partagée.

Québec et Montréal ne sont-ils pas admirablement situés

dans ce sens et ne pourraient-ils pas y gagner à ce commerce légitime et si naturel.

Comme notre ville est l'aînée dans la grande famille canadienne, elle donnera aujourd'hui, par le faible accent de votre serviteur, le signal et l'exemple.

Je viens donc encore une fois profiter de la bienveillance des lecteurs de *l'Opinion Publique* et leur faire part de nouvelles glanées, ça et là, à travers la ville. L'actualité et l'apropos dont elles jouissent sont un sûr garant de l'intérêt qu'elles ne peuvent manquer d'éveiller chez tous les lecteurs.

J'essaierai, en même temps, de peindre avec des couleurs vraies et une fidélité sans reproche.

Cela me vaudra, je l'espère, le pardon de quelques fautes qui ont pu peut-être se glisser dans le tissu de ce croquis, tracé au courant de l'imagination.

Cela posé, j'entame la causerie.

Il fait ici une chaleur accablante. Des sueurs, de larges sueurs coulent de tous les visages. A voir passer ainsi les gens, on les prendrait pour des cyclopes sortis de leur forge et fuyant la leur ardente du brasier allumé de leurs mains. Pas le plus petit air ; on dirait que la nature retient son souffle. Toute proportion gardée, il fait aussi chaud ici, cet été, qu'à New-York. Et tandis que les habitants de la fameuse métropole meurent, comme mouches, d'insolation, les fils du Canada travaillent, se meuvent en plein soleil, et ne meurent pas. Ce serait un fameux argument à invoquer contre l'émigration aux Etats-Unis ! soit dit entre parenthèse.

La ville devient, de jour en jour, plus déserte. On ne rencontre plus guère ici que des travailleurs découverts, des marchands d'éventails et de crème à la glace, sans oublier les centaines d'aspirants qui font le pied de grue depuis deux mois aux portes des Bureaux du chemin de fer du Nord.

Les heureux d'ici bas sont disparus dès la première journée de chaleur ; ils sont allés abriter leur bonheur dans une de ces délicieuses villas que la fortune et l'aisance ont semées sur les bords lointains du St. Laurent, comme autant de petits paradis terrestres.

Déshérité de ce bonheur que je ne connaîtrai peut être jamais, je suis loin de garder rancune à ceux qui peuvent ainsi faire halte au milieu des affaires et jeter l'ancre sur les bords enchantés d'une rivière où croissent des chênes sans nombre, distribués en immenses colonnades, et dont les cimes orgueilleuses se mirent et se baignent dans les eaux.

Qu'il est doux, en effet, de rompre avec les affaires monotones et harrassantes des villes et de dire adieu aux soucis qui, le matin vous prennent au chevet et vous poursuivent avec une persistante ténacité. Vous faites vos malles et chaque vêtement que vous y entassez semble vous décharger d'un grand poids. A quatre heures vous serez libres : cette seule pensée vous ravit et vous enchante. La maison est dans un remue-ménage indescriptible. Le désordre règne, avec sa désolante irrégularité, sur toute la ligne. A peine peut-on se frayer un passage à travers les effets empilés le long des murailles. La gouvernante michonne, en furetant dans les coins, son mécontentement et sa colère. La jeune fille, nouvellement sortie du pensionnat, promène sa gaieté de chambre en chambre, et traduit, dans une chanson qu'elle fredonne, toutes les joies de son cœur. Profitant du trouble qu'occasionne le départ, elle cache sous le châle qui abrite son cou blanc, un récit de Ponson du Terrail. Le bébé se tord, se lamente, se démène au bras de la bonne, et le trépigement de ses pieds et de ses mains dit combien les choses vont lentement au gré de ses volontés. Ne sachant où donner la tête dans cette nouvelle tour de Babel, vous maugrérez bien un peu, mais ce nuage disparaît bientôt devant la figure radieuse de votre épouse, qui elle, de son côté, préside à l'écoulement régulier des effets vers la voiture stationnant à la porte. Votre fils, un gros collégien aux joues roses, retire de l'armoire le traditionnel cerf-volant, sans lequel la vacance n'aurait pour lui ni éclat ni prestige. Chacun, enfin, met la main à la roue ; tous veulent que rien ne manque à cette fête de deux mois, qui aura pour théâtre les vertes prairies, pour horizon, les eaux transparentes et le ciel bleu.

Quand vos malles sont bien bouclées, quand vous êtes convaincu que pas un hameçon ne manque à vos lignes, pas un bouton à vos guêtres, comme dirait le Général Le Bœuf, vous jetez un regard de satisfaction sur votre demeure désormais solitaire, et vous vous préparez à partir. Une voiture de place arrive, traînée par deux fringants chevaux, et cinq minutes après vous êtes installé sur la dunette du navire qui doit bientôt voler sur les ondes. En effet, l'aigre sifflet de la vapeur réveille les échos du vieux Stadacona, le vaisseau s'ébranle, les roues immenses tournent sur elles mêmes, il se fait un grand tumulte, on échange des sourires et des saluts, et vous voilà voguant en pleine mer. La ville s'efface peu à peu devant vous. . . . encore une minute et elle ne sera plus qu'un point noir, que vous dérobera dans quelques instants un long voile de brume.

Vous êtes en villégiature !

Avouez-le, à présent, lequel suivant vous, est le mieux partagé : celui qui s'en va humer l'air des grands lacs et la forte brise de nos fleuves, ou celui qui demeure ici, relégué au fond d'un bureau ou d'un magasin, lié entre la nécessité et le devoir, n'ayant pour tout bien que l'espérance d'en sortir le soir, à neuf heures, à la clôture des affaires, quand tout dans la nature se prépare au repos de la nuit.

Vous le savez, le nœud gordien est facile à trancher. Mais enfin le sort en est jeté, résignons-nous et baisons les pieds du destin. . . . nous contentant de rire, de peur d'être obligé de pleurer !

LE CHEMIN DE FER DU NORD.

Lundi, le 18 de ce mois, vers onze heures de l'avant-midi, a eu lieu, dans la rue St. Ours, à St. Roch, l'inauguration des travaux du chemin de fer du Nord.

La cérémonie a été présidée par Monseigneur l'Archevêque de Québec, et la première pelletée de terre a été enlevée par madame Joseph Cauchon, épouse du Président de la compagnie.

La foule était incalculable ; c'étaient des phalanges, s'étendant à perte de vue. Plusieurs rues étaient pavées d'élegantes oriflammes. Les campagnes et les villes environnantes avaient fourni leur contingent à ces foules sans nombre. On était accouru de toutes parts à ce splendide rendez-vous. Les vieillards et les enfants mêlaient leurs voix et leur présence à cette auguste démonstration. Ceux-ci, fils de l'avenir, saluaient, en passant, la réalisation du plus beau de nos rêves, ceux-là représentaient le passé, son expérience, ses luttes, ses sacrifices.

Et au-dessus de tout cela, comme un autre colysée, mais plus magnifique encore, le firmament, où couraient des nuages d'une éclatante blancheur, se déroulait sur les têtes comme une longue tente de soie.

Pas un n'avait voulu perdre l'occasion de manifester son tacte consentement à cet œuvre gigantesque qui nous réserve de si larges espérances. Chacun sentait qu'un grand acte public allait s'accomplir, qu'on allait mettre la dernière main et la clef de voûte à un projet si longtemps caressé et si souvent ajourné, en face des multiples obstacles élevés sur la route qui l'acheminait vers un succès éclatant.

Ce jour-là, le je répète, a été pour Québec, une vraie fête, une solennelle réjouissance.

Les citoyens de cette ville ont agi en hommes qui comprennent le degré d'importance attaché à cette inauguration d'une entreprise publique. Ils ont prouvé là qu'ils savaient lever haut la tête quand retentissent, dans la plaine, ces mots magiques et pleins d'allégresse ; progrès ! liberté ! abondance !

Merci à vous, o mes concitoyens ! cet élan généreux et spontané, qui nous a porté en si grand nombre sur cette place, donnera de plus fortes assises à votre crédit, au crédit de votre cité, et, par là même, assurera encore plus la prompte érection du chemin de fer du Nord. Merci, au nom de nos femmes, de nos vieillards, de nos enfants, au nom de cette jeunesse, vaillante et vive, qui fait notre honneur et notre ornement, au nom de ceux qui viendront, après nous, recueillir la moisson amassée au prix de si pénibles sacrifices !

Puisque je suis ici à raconter cette fête, puis-je passer sous silence un nom qui, hier, volait de bouche en bouche, et dont la popularité s'est accrue d'une manière étonnante, le nom de l'honorable Joseph Cauchon.

Depuis longtemps, parmi nous, on n'entendait plus parler du chemin de fer du Nord. Nul n'osait même en prononcer le nom dans les conversations, de peur de blesser le sentiment populaire. Tout à coup un homme se présente, tenant en main le projet, et cet homme promet qu'il va tout faire pour son entier accomplissement. Quelques-uns, les plus crédules, se contentent de sourire ; avec la meilleure volonté du monde, on ne veut plus croire à une telle chose. Cependant M. Cauchon convoque des assemblées, constitue des comités, organise une vraie campagne en faveur du mouvement. Petit à petit, la confiance renait dans les cœurs, on commence à croire que la chose pourrait bien être possible. Pendant ce temps, M. Cauchon continue de travailler, de travailler toujours. Et au fur et à mesure que le projet prend de la consistance, les obstacles s'élèvent, grandissent, se multiplient, sortent de terre. On sent qu'une guerre sourde se fait dans l'ombre contre M. Cauchon. Alors celui-ci ne compte plus les obstacles ; il fourbit de nouveau ses armes ; il combat, il se mesure, il se dresse, il pétitionne, il parle, il écrit, du haut des colonnes de son journal, de vigoureux articles, et il foudroie ses ennemis. Il les poursuit, il les démasque ; et, soulevant le voile qui cache leur turpitude et leur vénalité, il les livre à la vindicte publique. Il fait plus. Il abandonne ses affaires personnelles, laisse la ville, parcourt les campagnes, sollicite de toutes parts, s'abouche avec les municipalités, les supplie, les conjure de ne pas enrayner ainsi le char qui les conduit à la prospérité, et il porte la conviction dans tous les cœurs nobles et sans préjugés. Enfin, la victoire est à lui. Et, comme le digne couronnement de ce grand travail, il nous donne le chemin de fer du Nord.

Quoi de plus magnifiquement beau que cette victoire !

Merci ! mille fois merci ! à cet homme dont les efforts, en cette circonstance, méritent nos acclamations unanimes. Nous lui disons, en toute reconnaissance et avec fierté, qu'il a édifié par là, et d'un seul coup, le monument de toute sa vie. C'est donc avec plaisir que nous pressons sa main, que nous l'en remercions du plus profond de nos âmes. Je crois parler ici au nom de toute la cité de Québec.

Oh ! oui, M. Cauchon, mille fois merci ! car vous avez ouvert devant nous pas les voies sans limites du progrès et de l'espérance, vous avez déposés entre nos mains les clefs de ce grenier célèbre que l'on appelle l'Ouest et avec lequel le chemin de fer du Nord nous mettra en parfaite et constante communication. En surmontant les obstacles et en appelant à vous le succès, vous avez convié au foyer national ceux que des jours de gêne et d'inaction avaient forcé de prendre les routes de l'exil, vous leur avez donné le travail qui purifie et qui console, vous leur avez donné quelque chose de plus sacré encore, puisque vous leur avez offert la patrie avec tous ses enchantements, c'est-à-dire, leurs femmes, leurs enfants, le coin de terre où jadis ils coulaient des jours si paisibles.

Nous vous garderons, en échange, un attachement inviolable, car vous avez bien mérité de tous vos concitoyens.

J'aurais voulu vous donner plus de détails, mais la malle part. Dans tous les cas, vous ne pouvez manquer d'en avoir ailleurs, car la fête a eu quelque chose de retentissant.

FILEAS HUOT.

COURRIER DES EAUX.

TADOUSSAC, 22 juillet 1872.

Du nouveau ! Du nouveau ! Au lieu de rester toujours dans Tadoussac, nous pouvons nous amuser ailleurs. Traversons le fleuve et allons à Cacouna, par exemple ; cette place, je l'ai vue, de mes yeux vue, et je suis en mesure de vous en dire quelque chose. D'abord, mettons pied à terre à la Rivière-du-Loup, magnifique village que nous ne faisons qu'entrevoir, parce que le quai s'en trouve éloigné d'une demi-lieue au moins ; et franchissons dans une voiture couverte, l'unique heure de marche qui reste pour arriver à Cacouna.

Nous y sommes frappés en entrant par l'air d'aisance qui y règne ; les chemins sont nivelés, les maisons grandes et bien finies ; les équipages, tels que nous les voyons à Montréal, passent et repassent au milieu d'une foule de promeneurs de toutes origines, tant par la bourse que par le sang. De petites villas, comparables à tout ce qu'on peut trouver de plus élégant dans les villes, gisent, comme des nids d'oiseaux, dans un feuillage épais et habilement disposé. Les plus belles sont celles de M. Molson et de M. Allan.

Le luxe des toilettes égale le luxe des demeures. L'habillement le plus ordinaire se compose de soieries, de dantelles, ou d'une riche étoffe préparée avec un soin infini : dans les temps froids on jette sur ses épaules un manteau d'hermine ou de seal-skin pour se protéger contre le rhume, je suppose. Ainsi une moitié en fourrures, l'autre en mousseline ! Le centre de ce dévergondage en toilette se trouve au St. Lawrence Hall surtout, où viennent vivre les plus riches et les plus désireuses de faire admirer leurs charmes. A la moindre réunion, c'est une véritable exhibition où remporte le prix qui a paru avec le plus d'éclat. Quelle cruelle inquiétude pour ces dames de ne pas remporter la victoire, elles qui partent de la ville pour venir lutter à la campagne avec plus d'avantage ! L'homme est en butte à des peines continuelles :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.